

Sabine Meier

Conférence, Séminaire histoire de l'art
Théâtre des arts, Rouen
2018

La photographie

Je suis là comme photographe. Parce qu'il y a cette photographe au programme, Tina Modotti. Mais je connais très mal son travail et j'y vois très peu de points communs avec le mien, à part qu'il s'agit de photographie. Je me suis dit que la chose la plus utile que je pouvais faire c'est ouvrir modestement à certaines questions que comme photographe je croise sans cesse, pour regarder les images photographiques en faisant juste un pas de côté, avec moins d'évidence. Comme ça on voit plus de choses et on se pose les questions différemment.

Je suis une photographe de studio, je mets des mois à faire une photo. Je ne vais pas comme Tina Modotti dans la rue, au milieu des autres. Bon, après, il y a dans le fait de m'avoir invitée l'idée que je suis une femme. Photographe. Une femme photographe (est-ce qu'on dit : un homme photographe ?) Me concernant, c'est un malentendu.

Alors c'est sûr, l'histoire de l'art nous doit quelque chose à nous les femmes. Elle nous a salement mises de côté (lisez " Rencontres photo d'Arles : où sont les femmes ? " la lettre à Sam Stourdzé, parue dans Libération : 12 grandes expositions masculines contre 3 féminines. C'est tellement visible, comme une démonstration). Et c'est vrai : à talent égal, ce sont les hommes qui gagnent. Tout le temps. Haut la main. D'une manière telle que c'en est obscène. Dans l'histoire de l'art, les prix, le marché de l'art, la présence dans les musées, la reconnaissance, le nombre d'expositions, etc. Pas la peine d'en rajouter, on sait.

Alors en ce moment, on tente des réparations, on essaie de rattraper des centaines d'années de mise à l'écart, de discrimination, d'ignorance, de mépris, de disqualification.

Pour autant, ma féminité s'arrête à la porte de l'atelier. Etre un artiste, du moins en ce qui me concerne, n'est pas genré. Bien sûr c'est forcément opérant dans l'inconscient. Mais pas plus que les autres milliers de composants qui fondent une identité. Etre une femme n'est pas plus ou moins important qu'être occidentale, être née dans les années 60, avoir étudié la musique, avoir fait telle ou telle expérience. Ce n'est pas la question dans l'atelier.

C'est pour ça que je refuse systématiquement les propositions qui ont un rapport avec le fait que je sois une femme (j'ai plusieurs fois tenté, en vain, de refuser celle-ci

d'ailleurs ...) : expositions de femmes, bourses pour les femmes, etc. Le principe des quotas est discutable même s'il est le système le plus efficace à court terme. Peut-être devrait-on effacer les prénoms quand on montre les oeuvres ? Intuitivement ça fait longtemps que je suis dans cette position : il y a plus de 30 ans j'ai participé à une grosse exposition qui avait voyagé en Europe. J'ai retrouvé le catalogue récemment. Dans les pages qui me sont consacrées, il n'y a ni photo ni prénom. Je trouve que consacrer une artiste femme pour la raison qu'elle est une femme est anti féministe. Il faut regarder le travail sans ce filtre. Je crois. En tout cas je ne me revendique pas comme femme en tant qu'artiste. Parce que ça n'a pas lieu d'être dans mon travail. Pour autant, j'ai signé la lettre à Sam Strourzé ...

La photographie comme art mineur

En fait c'est le médium à propos duquel on se pose le moins de questions. Je veux dire des questions d'ordre conceptuel. On regarde les photos, on prend des photos, on juge beaucoup et vite des photos. On se permet à propos de la photographie des jugements à l'emporte-pièce. On se prête des compétences que jamais on ne s'accorderait s'agissant de juger d'un art comme par exemple la peinture -qui est une affaire de spécialistes. Alors qu'en photo, " tout le monde s'y connaît " comme on dit. En fait il y a dans la photographie une dimension populaire, qui fait que malgré le marché de l'art, malgré quelques grands artistes qui ont fait de la photographie leur médium, la photographie reste dans l'esprit commun un art " mineur ".

La peinture

C'est d'ailleurs peut-être ça qui m'a attirée. J'ai fait des études de peinture. Se coltiner l'histoire de la peinture à 20 ans, c'est lourd. La photo n'avait que peu d'histoire en comparaison. D'ailleurs on aime bien faire remonter l'histoire de la photo le plus en arrière possible. On parle des caméras obscura, etc. Comme s'il y avait de quoi avoir un complexe. Par rapport à la peinture. Comme si la peinture était un art légitime surplombant la photographie, comme une grande sœur, très belle et séduisante, à laquelle il fallait encore aujourd'hui, ressembler. Du moins pour une part. On compose comme tel peintre, on prend les sujets d'un tel autre, etc., comme si faire référence à la peinture, légitimait qu'on fasse une grande œuvre. C'est d'ailleurs drôle qu'en photo, on apprenne encore à composer comme il y a 150 ans dans les académies de peinture. Un de mes étudiants m'a rapporté que dans un stage de photographie on lui avait appris la règle des 2/3 - 1/3. C'est dingue ! On est plus académique qu'en peinture. C'est parce qu'il faut prouver au monde de l'art qu'on en est, un vrai, un des Beaux-arts.

L'autonomie de la photographie n'est pas complète, cela dit ce n'est peut-être pas très grave. Il suffit de voir l'exposition en cours au Muma. Un des photographes que j'aime le plus, c'est Jeff Wall, son travail souvent c'est comme des variations à partir d'un tableau.

A-t-on besoin d'être autonome pour être bon ? On n'invente pas à partir de rien après tout. Et puis c'est peut-être aussi une des données du médium photographique, ce complexe.

La photographie est un art jeune. 150 ans. Dans l'histoire de l'humanité c'est rien. Rien du tout. C'est ça qui m'a plu à moi. Ça me rendait libre. Tout était ouvert.

Un art de la technique

La seconde chose c'est que c'est un art né de la technique. Ça aussi c'est à mon sens une donnée incontournable, un écueil et un fondement à la fois. La photo est née au moment où les gens étaient fascinés pas la technique. Les idées, les pensées, les concepts sont immédiatement expérimentés matériellement. C'est une époque où on invente des machines qui transposent le monde en pensée et inversement, la pensée en réalité matérielle, directement.

C'est drôle quand je vais faire développer mes films au magasin de photo au Havre, il y a souvent tout un groupe de gars qui parlent photo, qui se réunissent là. C'est pas un magasin de professionnels vraiment, plus d'amateurs. Et comme j'ai fait une exposition Muma, ils m'ont repérée. Et ils essayent de discuter avec moi. Les questions sont toujours les mêmes, des questions d'ordre technique : quel appareil, quel objectif, il ouvre à combien : elle a quoi dans le ventre la petite, le ventre étant le bagage technique. Ces gars, ils ne m'ont jamais demandé à voir une image. Techniquement je suis une bille comparée à eux. Je les ai tellement déçus, tant de fois. Depuis 15 ans j'utilise la même pellicule. Ça ne m'intéresse pas, ça m'ennuie. Rien à tirer de moi. Pas de secrets, pas de trucs, pas de talent particulier. Finalement on se demande bien ce qui la distingue, qu'elle montre ses photos dans un musée, elle.

Je plaisante mais c'est quand même de ça dont il s'agit : en photo on ne rigole pas avec la technique, ce qui fait sens en même temps : c'est un art de l'optique de la mécanique et de la chimie. Il faut partir de là aussi. On ne peut pas échapper à cette mécanique, cette mécanique du monde. C'est comme un œil. Un rayon lumineux qui rentre dans une boîte noire et ça forme une image. C'est fascinant. La photo se prête à ça : elle en fixe une image qu'on peut prendre entre ses doigts.

Le champ de la photographie

Il y a encore une autre question : celle du champ de la photographie. En fait le champ spécifique à la photographie n'existe pas : il y a autant de champs qu'on peut en imaginer. Et ça pose problème. Forcément : quand on parle de peinture, personne ne pense à l'art de repeindre sa cuisine. C'est clair pour tout le monde : la peinture appartient au champ des Beaux-Arts. La photographie ça peut être une image médicale, une photo de famille, une image policière, une photo de mode, une image de la Nasa, une photo de journaliste,

militaire, documentaire, d'inventaire, etc. Et qu'est-ce qui distingue l'une de l'autre au niveau de ce qu'on voit sur les images ? Pas grand-chose. Ce n'est pas si vieux que la photographie soit tolérée comme l'un des Beaux-Arts. Je ne parle pas des spécialistes, mais de la représentation populaire qu'on s'en fait. D'ailleurs si je dis: " je suis photographe " on s'imagine que je sors avec mon appareil autour du cou et que je vais noter le monde. Alors je dis : " je suis une artiste qui fait des photos ". Mais ce n'est pas juste. On ne dit pas " je suis un artiste qui fait de la peinture ". En même temps, c'est aussi une des spécificité de l'image photographique. Par exemple, Sophie Ristelhueber fait partie du marché de l'art alors qu'elle fait toujours partie des photo-journalistes.

Quand on regarde une image, on ne la regarde pas uniquement comme une image artistique. Il faut faire un pas de côté. Elle ne peut pas être regardée comme si c'était une peinture. Sinon on rate un truc. Il ne faut jamais oublier que c'est pas fait pareil, pas dans les mêmes conditions, que c'est un art populaire. Moi qui fais 3 photos par an, ou un touriste qui ramène 5000 photos d'une croisière, et bien n'empêche, c'est une photo, clic clac c'est dans la boîte.

C'est donc que ce médium ne peut ou ne doit pas être appréhendé de la même manière que les autres. Peut-être que le sujet royal de la photographie, c'est la photographie elle-même. Ça a été mon idée pendant longtemps. Peut-être encore maintenant. Aujourd'hui ça m'intéresse moins même si c'est toujours opérant dans mon travail. Mais dans toute photographie, il y a cette conscience d'être de la photographie. Il faut chercher à détecter ça dans les images.

Je travaille avec la photographie parce que les images que je fabrique -littéralement puisque je fais des volumes que je photographie ensuite- n'ont de sens que parce qu'elles sont des photographies. Et qu'elles sont faites avec du film en plus. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de manipulation numérique. Aucune. C'est ça qui m'intéresse : qu'on arrive devant une image et qu'on se dise il y a quelque chose qui déconne et pourtant ça devait être comme ça en face de l'appareil (ex: ma série en cours, *Apories, (les perspectives dépravées), Aporie 1 - Portrait of John Meridian, Aporie 3 - 1 x 2*). Je veux qu'on arrive devant une image qui défasse l'idée de la vérité du visible, de son évidence, une image qui sème le doute. Alors qu'on fait tellement confiance à la photographie pour restituer le monde, le réel, pour le prouver ...

Il y a dans la photographie une dimension ontologiquement conceptuelle, plus intense qu'ailleurs.

Si on le prend stricto sensu : une photographie c'est une image fixe, faite en faisant passer de la lumière à travers un petit trou de telle manière à ce que, ce qui est en face de ce trou se reforme en projection à l'intérieur de la boîte sur un support sensible à la lumière, capable d'une manière ou d'une autre de l'enregistrer, le fixer, en garder la mémoire. La caméra obscura c'est le phénomène optique mais ce n'est pas une photographie, parce qu'il n'y a pas de graphie, de dessin, d'écriture, d'image fixée. Celui qui a inventé la photographie c'est celui qui a réussi à fixer les photons pour faire une image. D'ailleurs, historiquement, c'est le point technique sur lequel les inventeurs ont achoppé, avec lequel ils ont eu le plus de mal.

Partant de là on en fait bien ce qu'on veut de cette technique. Cataloguer le monde, l'esthétiser, prouver la réalité, la faire déraiper, etc. Une chose est sûre c'est que la

photographie entretient, par où qu'on la prenne, une relation différente avec le monde que par exemple la peinture. Ne serait-ce qu'en commençant par là : pour prendre une photo il faut 2 choses : un appareil photo chargé d'une matière sensible à la lumière -film capteur papier etc.- et un opérateur : quelqu'un qui déclenche. Et pour déclencher, il faut y être, là, en même temps que l'appareil, en même temps que le monde en face de l'appareil.

Encore qu'on commence aujourd'hui à photographier à distance -drones, robots, ondes, etc. C'est intéressant à penser d'ailleurs. Mais il n'en reste pas moins que c'est une histoire de co-présences.

Une image du quattrocento

Il me semble que pour regarder et penser la photographie, il faut partir de ce qu'elle est esthétiquement : une manière de représenter le monde pas très nouvelle puisque c'est ni plus ni moins une image en perspective comme en fait depuis le XIVe siècle.

On aurait pu inventer un appareil complètement différent, par exemple qui procède par balayage de l'espace, pas qui le fixe depuis son œil unique -on l'a bien fait pour la photocopie.

Donc au moment où on invente la photographie, on a déjà en tête une représentation particulière. Donc on a l'image avant d'avoir la machine qui va la faire. On invente un appareil qui nous donnera l'image qu'on veut avoir du monde et on s'imaginera que c'est une image naturelle, une image qui se fait toute seule, que c'est le soleil qui écrit le monde. C'est une belle idée mais c'est une idée fautive. Le soleil il écrit ce qu'on lui dit d'écrire. Bien sûr qu'on reconnaît le monde dans les photographies, vu que ces images on les a déjà en tête, avant même d'avoir vu les photos. On ne reconnaît que ce que l'on connaît. Ça on n'y pense jamais. Même si ça a pu paraître exotique, en réalité, depuis le début, ce qui nous émerveille dans la photographie, ce n'est pas qu'elle fut surprenante, mais au contraire qu'elle fut si conforme. C'est ça la prouesse : d'avoir pu produire matériellement l'image mentale que nous avons des choses. D'avoir su confirmer cette image mentale, en en produisant une preuve matérielle. Ce n'est pas le monde qui s'écrit dans la photographie, mais notre façon de le voir. Une vraie prouesse technique.

C'est d'ailleurs en partie ce qui disqualifie la photographie comme art : si c'est une prouesse technique, contrairement à celle de la peinture, elle n'est pas du fait de l'opérateur, mais de la machine, qu'on sait plus ou moins bien maîtriser. Mais quand même. Il n'est pas vraiment question d'habileté.

Mon travail en ce moment ce serait presque de prendre à contre pied tout ce que je viens de vous dire à propos de la photographie. C'est-à-dire, de l'invalider en tant que fidèle serviteur de notre esprit, aimable et consentant double de nos yeux. Mon projet c'est de faire dérailler l'appareil de manière à ce qu'il se piège lui-même. C'est proposer une série d'images tellement évidentes du point de vue de l'image photographique, qu'on prend des vessies pour des lanternes : entre ce que c'est et ce qu'on voit, il y a une incompatibilité, un hiatus, une faille. Bref de créer la coexistence

contre nature d'une chose et de ce qu'elle paraît être, qui est son contraire. Et par là même de donner à penser à ce que nous regardons, ou plus exactement à comment nous regardons.

J'ai vu il y a quelques temps en reportage sur les trous noirs. Deux scientifiques cherchaient à mesurer la fréquence lumineuse d'une étoile et il y avait un problème dans cette mesure qu'ils ne s'expliquaient pas. À un moment donné, ils ont compris que la lumière de l'étoile était perturbée par une autre lumière -fréquence- qui entrainait en interférence qu'on ne savait ni voir ni enregistrer, qui était hors de nos possibilités d'appréhension.

J'ai réalisé après ça qu'on voit un certain spectre des rayons lumineux mais pas tout, loin s'en faut, que donc, le monde est peuplé d'objets, de couleurs, de formes, que nous ne voyons pas, que nous sommes incapables d'appréhender par nos instruments de mesure. Ça fait réfléchir. Juste un exemple : ces films qui enregistrent la chaleur, les infra-rouges.

Enfin tout ça pour dire qu'on a dans la photographie et dans nos yeux, une confiance aveugle. C'est le cas de le dire : on a foi dans les images et ça nous aveugle. Il faut commencer à les regarder avec suspicion. C'est intéressant, on voit plein de choses.

Bon maintenant autre chose. Ou alors c'est la suite : la dimension de fiction consciente, ordonnée par le photographe. Quand on fait une image, on veut qu'elle dise quelque chose. Et si possible qu'elle dise ce qu'on veut lui faire dire, consciemment ou pas. Alors on arrange les choses devant l'appareil, Pour qu'elle raconte le monde tel qu'on le voudrait. Par exemple, Tina Modotti, elle ne montre pas le monde, elle le théâtralise. Tout est mis en scène. Rien, absolument, n'est spontané. Une image c'est toujours une fiction. Je crois que quand on regarde une photographie c'est d'abord ce qu'il faut se dire.

Il y aurait beaucoup encore à dire, mais si on a déjà en tête en regardant une photographie, qu'il faut aller voir dessous, comment elle est faite et pour quoi, alors je crois qu'on voit mieux. J'espère avoir contribué à ça.
Je vous remercie.